y Renté, cette indication des points les plus saillants engageront le lecteur, nous n'en doutons pas, à lire attentivement cet ouvrage. Si l'ordonnance de cette composition historique ne le satisfait pas entièrement pour l'observation des règles du genre, il n'y trouvera pas moins un exposé clair et net du problème posé, des appréciations justes, des inductions raisonnées et une conclusion sévère, mais franche et loyale, sur le caractère et la conduite de Philippe II, tant pour le gouvernement général de ses royaumes que pour la direction de ses affaires particulières et privées, et surtout à l'égard de son fils, l'infortuné don Carlos. L'intérêt qui naîtra de la lecture de ces pages fera ressortir l'importance de ce travail, aux yeux de tous ceux qui voudront désormais voir, sous leur vrai jour, les événements du règne de ce Roi et porter un jugement impartial sur ce monarque. En outre, nous sommes convaincus que personne ne pourra réellement bien connaître l'histoire de l'Espagne, au temps du successeur de Charles-Quint, s'il ne lit préalablement le livre de don José Güell y Renté.

J. G. Magnabal.

PRÉFACE

La mort du prince don Carlos, fils du roi Philippe II d'Espagne, est un événement de telle nature ; il y a dans son exécution un si grand fonds d'astuce, d'hypocrisie et de méchanceté que, voyant la nuit dont elle est entourée et la cruauté avec laquelle ce crime a été commis, je veux, par les faits, les relations et les lettres copiées dans des manuscrits de l'époque, soit trouvés par moi, soit publiés par d'autres ; par la comparaison des opinions différentes qu'ont émises des narrateurs contemporains, et par les réflexions que tout ce travail m'a suggérées, je veux, dis-je, jeter sur cet épisode tragique la lumière né-

cessaire pour faire disparaître à jamais les doutes, répandus jusqu'à nos jours, sur cet incroyable événement.

Les paroles du roi D. Philippe II, ses lettres, ses actes d'alors et les actes postérieurs, où il se conduisit de la même manière, deviennent sa propre accusation. La conduite de Ruy Gomez et d'Espinosa, ses instigateurs et ses complices, et les procédés de son médecin Olivarès suffisent pour établir une preuve complète.

Les coupables ne peuvent comparaître au tribunal de l'histoire, pour répondre devant leurs juges, ni être déterrés, comme le fut le pape Fermoso.

Sans faire lever les cadavres de ces complices, les actes les accusent, et la justice humaine, sans haine et sans vengeance, rendra tôt ou tard son jugement irréfragable, jugement qui s'exécutera à travers les siècles.

Vainement l'astuce et le pouvoir de la force tyrannique voudront ensevelir, dans une obscurité profonde, les actions atroces et leurs victimes. Si Dieu permet des châtiments terribles pour l'exemple des hommes, il ne laisse pas sans défense les martyrs et les innocents. Ces derniers reçoivent à la fin leur récompense, au tribunal de l'histoire et dans la mi-

séricorde divine. Les méchants ont beau trouver toujours des gens comme eux, qui font chorus avec eux, qui les défendent et les applaudissent.

Les crimes restent matériellement perpétrés dans les époques où ils se commettent, souvent aussi les coupables restent impunis; mais non pour la raison, pour la philosophie et l'histoire, qui étudient, comparent, prouvent et finalement devinent le tableau exact où se sont groupés les faits. Souvent même ils le complètent, pour qu'il serve d'exemple aux générations futures, à la manière de ces grands artistes restaurateurs qui savent ressusciter les œuvres presque détruites des maîtres illustres.

Le travail est difficile : souvent la passion, la connaissance imparfaite du pays, des mœurs, du caractère des acteurs, de leurs mobiles et de leurs intérêts, le manque d'usage du monde, le peu de pratique du cœur humain, tout cela fait tomber parfois dans des équivoques très-grandes les écrivains les plus savants.

Joignez à cela le respect pour des écrits que le temps n'a pas détruits, pour des monuments érigés par le pouvoir, monuments qui ne sont pas toujours l'expression de la vérité et ne rendent pas témoi-

gnage des faits, parce qu'ils sont parfois élevés, au moment même des événements, par ceux qui y trouvent leur intérêt, et que dès lors ils prouvent peu. Quelquefois ils sont postérieurs à ces événements, et alors ils témoignent avec plus d'exactitude, parce qu'ils représentent la vérité discutée et épurée.

Mais ce qui regarde les monuments ne peut s'appliquer aux relations d'une époque, écrites sous l'impression du fait lui-même et sous l'influence de préjugés différents, ou sous le sentiment de crainte qu'inspire celui qui commande, sentiment qui a une force telle, dans les gouvernements absolus, qu'il n'est pas possible que la vérité puisse se faire jour.

Quand on condamne à mort, comme le faisait Philippe II, celui qui importait du dehors ou lisait un des livres qu'il avait prohibés, ainsi qu'il résulte de documents que je citerai dans le cours de ce récit, ce prince ne devait-il pas appliquer, avec plus de décision, cette peine à ceux qui auraient osé contrarier une de ses pensées, à celui qui aurait surtout osé découvrir au monde une action aussi atroce que celle de la mort violente et préméditée de son fils, Carlos.

Les faits auxquels il fit donner de la publicité, appartenant à des causes inconnues et privées, trompent d'ordinaire les philosophes et les historiens les plus capables. Voilà pourquoi il est nécessaire, en écrivant l'histoire, de le faire avec froideur, sans se laisser séduire par les hypocrisies du passé, sans passion, ni comme homme de parti, mais comme un juge intègre, et comme un mathématicien qui résoud ses problèmes avec une exactitude parfaite. Il faut autant de logique à l'historien qui veut retracer les événements anciens que de calcul à l'algébriste, pour ses opérations les plus difficiles.

Il faut en même temps être possédé d'un grand esprit de défiance de soi-même et ne se fier absolument à aucune apparence.

Il ne faut pas se laisser éblouir par les qualités extérieures, mais aller chercher, au cœur même des faits, les causes qui les ont motivés.

Il ne faut pas se laisser attendrir par les pleurs du crocodile, mais savoir s'en servir pour découvrir l'animal rusé qui espère attirer la victime par ce moyen séducteur et la dévorer.

Dans tous les actes de Philippe II, il ne faut pas se livrer innocemment à leur considération. Il est nécessaire de les lire avec crainte, de les étudier avec défiance, de les comparer les uns aux autres pour arriver ainsi à la vérité. Connaissant le personnage,

il sera facile de la découvrir, non par ses dires et ses aveux, mais par son mobile et par les résultats.

C'est dans cette idée que je vais écrire les pages que je veux consacrer à la mort de don Carlos, à ce grand acte de méchanceté de Philippe II. Dieu veuille que je puisse porter la conviction dans l'âme de ceux qui ont, dans l'avenir, un intérêt à connaître quel fut cet événement, unique par sa forme et sa perpétration, dans l'histoire d'Espagne. Cette nation a des rois magnanimes, d'une vertu solide, distingués par leur esprit religieux, leur sagesse, leur prudence et leur justice. La couronne de Castille brille d'un éclat que rien ne peut ternir; voilà pourquoi je ne viendrai pas, moi, encenser la main du père cruel qui prépara la mort d'un fils, portrait vivant de ses ancêtres, et qui aurait été peut-être l'héritier des idées et des œuvres de son père, d'un fils qui, sacrifié par Philippe II, comme mauvais chrétien, ainsi qu'il voulut le montrer aux yeux du monde, fut défendu contre cette accusation par les honneurs que Rome lui rendit; d'un fils que les paroles de ce roi et de ses ministres absolvent du crime de lèse majesté, seul crime pouvant expliquer son empoisonnement et sa mort.

« Ce n'est pas seulement, dit Gachard, un des

meilleurs historiens de notre époque, la soudaineté, l'éclat de la catastrophe qui frappent l'imagination; c'est aussi et surtout, l'obscurité, le mystère qui planent sur les causes auxquelles elle doit être attribuée.

« Les historiens espagnols contemporains savent peu de chose du drame dont l'intérieur du palais de Madrid avait été témoin, et ils ne dirent pas même tout ce qui était parvenu à leur connaissance : ils écrivaient sous le contrôle d'une double censure qui n'aurait point souffert que la moindre atteinte fût portée à la mémoire de Philippe II. »

Telles sont les paroles qu'écrit dans sa préface le consciencieux historien belge. Si cette condition a existé, comment pourrait-on trouver un document, une preuve complète pour confirmer clairement la manière dont le crime a été commis, manière que l'imagination la plus pauvre, la logique la plus vulgaire soupçonnent et voient presque, sans que l'esprit ait besoin de se livrer à de grandes inductions.

Jamais on ne pourra donc obtenir une relation digne de foi de cet acte cruel; on ne peut rétablir les preuves livrées aux flammes. Mais les inductions, d'après ce qu'ont écrit les ministres de Philippe II et les ambassadeurs étrangers, d'après la

conduite des geôliers et des médecins, et d'après le mode ténébreux qui commença et qui termina la catastrophe, ces inductions, dis-je, suffisent pour que ceux qui sont accoutumés à rendre justice, prononcent sans crainte de se tromper.

Pourquoi détruire, tout entière, la correspondance de Philippe II avec Catherine d'Autriche, sa tante et l'aïeule de don Carlos? Pourquoi avoir fait disparaître de la Torre-de-Tombo, à Lisbonne, la correspondance de doña Catherine, avec Philippe II? Pourquoi avoir détruit toutes les pièces du procès de don Carlos, toutes celles qui pouvaient se rapporter à sa prison et à sa mort?

Puisque ce roi les détruisit lui-même ou les fit détruire, c'est qu'elles ne fournissaient pas la preuve d'une vertu, mais qu'elles accusaient un crime.

La victime est défendue par son martyre et sa mort.

La conduite de Philippe II le montre comme un père sans entrailles; si on la considère comme celle d'un chrétien, elle n'a pas de défense; comme celle d'un politique, elle est infernale.

S'il était possible de le livrer à un jury formé d'hommes justes, il serait condamné, comme le plus pervers des criminels, à la peine la plus forte, non-

seulement pour le crime qui ne laisse pas d'être un parricide, mais pour la manière de le perpétrer.

Son histoire est remplie de faits extraordinaires; l'Escurial révèlera aux siècles futurs que c'est là que mourut le monarque taciturne. Mais ni ses prières, ni le monument élevé en l'honneur du saint qui mourut brûlé sur le gril, ne le sauveront ni du jugement de l'histoire, ni des peines éternelles, malgré ces lignes que lui consacre son historien Cabrera: « Il fut juste, comme Josias; jaloux de la gloire de Dieu, comme David; pénitent et défenseur de la religion, comme son père Charles-Quint. Il égale Salomon par l'édification d'un grand temple; Constantin le Grand, par la faveur qu'il accorde à l'Église; Ézéchias, par la richesse; Assuérus, par la majesté; l'empereur Nerva, par la gravité; Trajan, par la justice; Antonin, par la piété; Philippe de Macédoine, par la prudence; Quintus Fabius Maximus, par sa lenteur d'action et l'égalité de sa vie; Alphonse le Sage, onzième roi de Castille, par son estime des savants; l'empereur Gordien, par sa vénération des magistrats; le roi de France Louis XI, par sa savante dissimulation; saint Louis, par la destruction des bandes de son royaume; Ferdinand, roi de Naples, par sa disposition à tout entendre

également ; Jules César, par l'expédition continuelle des affaires ; l'empereur Alexis, par l'érection de colléges ; le roi Juan II de Portugal, par la vertu d'être maître de soi et de ses affaires ; Ferdinand le Catholique, son bisaïeul, par sa connaissance de la raison d'État ; Théodore le Grand, par sa dévotion ; Moïse, par la douceur de sa mort. »

Voici, en échange, le portrait qu'en trace le grand Quintana :

« Je vis s'élever une ombre dont l'aspect — me fit en même temps tressaillir de haine et d'horreur ; l'insatiable et inquiet souci, — le soupçon perfide, la noire haine — de ce front pâle et odieux — me rendirent toujours le trône abominable ; — la traître hypocrisie, — se consumant dans la soif du sang et du pouvoir, — brillait dans ses yeux de vipère. — Le visage amaigri et les traits misérables — étaient les signes de son vil caractère ; — une pauvre et blanche barbe les couvrait ; — telle une herbe vénéneuse pousse au milieu des sables. »

PHILIPPE II.

Imp. Vve A. Cadart, Paris.

CHAPITRE I

PRESCOTT et Gachard sont les deux historiens étrangers qui se sont occupés, avec le plus de profondeur et de philosophie, du règne de Philippe II et de la mort de son fils don Carlos.

M. Charles de Moüy a voulu être plus investigateur que les deux historiens ci-dessus sur ce même sujet, et pour excuser Philippe II, il présente des faits, se livre en sa faveur à des réflexions qui deviennent la plus grave accusation. Je regrette, pour ma part, qu'un écrivain qui commence d'une manière si brillante, que l'Académie française a couronné d'un laurier si mérité, n'ait pas trouvé, dans sa recherche de documents, la lettre de Philippe II au cardinal Pacheco. Son honnêteté et son impartialité en auraient fait usage pour porter un jugement exact, et il aurait émis une opinion décisive sur un